GOOP-HOPE.

Dans une lettre adressée au T.-R. P. Supérieur général en date du 1er juin 1875, le R. P. Séguin donne le compte rendu annuel de la mission de Good-Hope. On verra par les extraits que nous allons citer que si le Missionnaire éprouve quelquefois de grandes consolations, il lui arrive aussi de voir ses efforts rendus en partie infructueux par l'éternel ennemi de tout bien. Nous compatirons aux peines de l'Apôtre et avec lui nous supplierons le maître de la vigne de multiplier le nombre de ses ouvriers. Laissons parler le R. P. Séguin :

« Après le départ des berges de la Compagnie, je me rendis chez les Loucheux, que je trouvai réunis autour de ma maison. Ils étaient campés là depuis la semaine sainte, c'est-à-dire depuis plus de deux mois. Soir et matin ils allaient faire la prière devant la croix qui est adossée à la maison, et chantaient quelques refrains des cantiques que nous leur avions appris. Un Prêtre sédentaire aurait pu les instruire comme il faut, car ils n'avaient alors autre chose à faire qu'à manger et dormir; leur camp regorgeait de viande. Mais j'étais retenu à Good-Hope, où j'avais beaucoup à faire. Dès mon arrivée, je commençai la mission. Pendant un mois que je demeurai là, personne ne manqua aux exercices. Mes sauvages étaient exacts comme des religieux ; au premier coup de cloche, ils laissaient là leur ouvrage, et c'était à qui grimperait le premier sur la colline où est bâtie ma maison. Quel dommage qu'un Père ne puisse pas toujours habiter leur district ! ils deviendraient assurément de bons et fervents chrétiens. Tous se sont confessés plusieurs fois, et ils trouvaient encore que ce n'était pas suffisant. J'ai fait faire douze premières communions, et j'ai baptisé tous

es adultes qui n'avaient pas encore reçu le sacrement.

« Parmi ceux-ci se trouvait un de ces voyants dont je vous ai parlé autrefois. Il se disait alors en communication avec le bon Dieu et les anges. Pour être admis au baptême, il a dû se ranger parmi le commun des mortels. La pilule lui aura sans doute paru bien amère après une si haute élévation; j'espère toutefois que c'est de bon cœur qu'il s'est ainsi abaissé.

« J'ai vu aussi une jeune femme de Peel's-River, que la persécution protestante avait singulièrement éprouvée. Pendant son enfance, elle habitait avec ses grands-parents, qui sont catholiques, et ne manquait jamais d'assister aux exercices de la mission. Quand elle fut devenue grande, son père, qui est protestant, la réclama, et fit tout ce qui était en son pouvoir pour la convertir au protestantisme, mais elle demeura ferme. Il la donna donc à un jeune homme protestant, qui voulut la contraindre à se marier devant le ministre; elle refusa constamment. Le commis du fort la prit alors à son service, et l'employa à la cuisine; il espérait que sa femme en viendrait plus facilement à bout, mais elle ne réussit pas mieux. Sur ces entrefaites, Mgr Clut passa à Peel's-River en se rendant à Youkon; la pauvre femme alla se jeter à ses pieds, lui demandant à chaudes larmes de vouloir bien la baptiser. Monseigneur écouta son histoire, et n'eut pas de peine à lui accorder le baptême qu'elle sollicitait si instamment. Alors son père et son mari l'abandonnèrent et la laissèrent sans défense contre le froid au milieu de l'hiver. Elle allait de loge en loge, cherchant son pain quotidien, et un abri contre les rigueurs de la saison. Son mari, voyant que les mauvais traitements n'aboutissaient à rien, se réconcilia avec elle le printemps suivant. Elle devint mère; le mari voulait faire baptiser l'enfant par le ministre, la femme s'y opposa de

toutes ses forces; on le lui enleva par violence, mais elle courut chez le ministre, et sut si bien faire, que le ministre n'osa pas baptiser l'enfant. Plus tard, son mari étant allé au portage, elle voulait venir me trouver; son père l'en empêcha, et personne ne voulut ni lui prêter ni lui vendre un canot. Son père l'empêcha encore de monter sur une des barques de la Compagnie, malgré la permission qui lui en avait été accordée. « Le lendemain, me « dit-elle, pendant que je pleurais et que je cherchais com« ment je pourrais me rendre jusqu'à ta maison, Jérôme « (un sauvage catholique de Peel's-River) entra dans ma « loge avec sa femme et sa petite fille, et me demanda « pourquoi je pleurais. Je lui expliquai la cause de mon « chagrin. — Moi aussi, me dit-il, je vais aller trouver le « Prêtre ; si tu veux monter dans mon canot, nous irons « ensemble. — J'étais si contente et si pressée, car mon « père n'était pas là, que j'ai oublié même de prendre « ma couverture. »

« J'ai appris depuis que cette pauvre femme avait perdu son enfant cet hiver. On ne l'aura pas plainte beaucoup; je suppose même qu'au lieu de consolations, elle aura eu des reproches, car on n'aura pas manqué de dire, comme on a déjà fait bien des fois, que c'était le baptême du Prêtre qui avait fait mourir l'enfant. Quoi qu'il en soit, c'est toujours un petit ange de plus qui priera dans le ciel pour la persévérance de sa mère et la conversion de son père.

« A mon retour à Good-Hope, j'ai eu le plaisir de faire connaissance avec le R. P. de Kérangué, qui m'attendait depuis treize jours. Les vingt jours que nous avons passés ensemble m'ont paru bien courts; il avait tant de nouvelles à m'apprendre, vieilles, il est vrai, pour lui, mais toutes fraîches pour le F. Kearney et pour moi !

« Le Père est arrivé juste à temps pour assister aux

derniers moments d'une petite sauvagesse, lui administrer les sacrements, et la conduire à sa dernière demeure.

« Les berges de la Compagnie, qui n'arrivent jamais pendant l'automne sans nous apporter quelque chose, nous ont fait présent l'automne dernier de la coqueluche. Presque tout le monde en a été atteint ; petits et grands y ont passé. Une quinzaine de petits enfants sont morts ; naturellement la plupart n'étaient pas baptisés. Les autres malades en ont souffert pendant plus de trois mois. Plusieurs grandes personnes sont mortes aussi, non de la coqueluche, mais de diverses maladies. Le nombre des morts depuis le mois d'octobre s'élève à vingt-cinq ; c'est beaucoup pour une si petite population. C'est le fort qui a été le plus éprouvé.

« A la maladie est venue se joindre la disette. La chasse d'été avait été peu fructueuse, les provisions furent vite épuisées. Aussi, dès le mois d'octobre, les sauvages se mirent à parcourir leurs terres dans tous les sens ; malheureusement ils ne trouvèrent nulle part le caribou. Pour toute ressource ils n'avaient que du lièvre, dont ils mangeaient à chaque repas. Au commencement de février, on était venu annoncer au fort que les caribous arrivaient, et qu'ils étaient en si grand nombre, qu'on entendait leur souffle à une journée de marche. On ajouta foi à ces rêveries, mais les caribous étaient loin. Les chasseurs furent obligés de se rendre, les uns au lac d'Ours, les autres sur les terres des Loucheux. Quand ils se furent rassasiés, ils commencèrent à penser que le bon Dieu les punissait ; mais, au lieu de profiter de la leçon pour s'amender, ils en prirent occasion de faire encore plus mal. Les sorciers reparurent ; ils enseignèrent qu'il n'y avait pas de Dieu, que les instructions des Prêtres étaient des mensonges, qu'ils n'étaient venus chez eux que

pour les faire mourir, et que si tout le monde voulait revenir aux anciens usages et mettre de nouveau sa confiance dans la sorcellerie, tout irait beaucoup mieux ; ils auraient des animaux en abondance sur leurs terres, et ils ne mourraient plus. L'un de ces sorciers fit même crier par les petits enfants qu'il n'y avait pas de Dieu, que le Prêtre était inutile, et qu'il ne fallait plus l'écouter. Un grand nombre de ces pauvres sauvages se laissèrent séduire, et l'*Inkauzé*, comme on l'appelle, redevint en honneur. Cet hiver on a fait des sortiléges sur tous les malades et sur les morts. Plusieurs de ces bons apôtres sont ici, et croiriez-vous que ce sont les plus assidus à la messe et aux instructions ! A les voir, on les prendrait pour des saints, et on leur donnerait la communion sans absolution. Tous sont baptisés, aussi méritent-ils une punition. J'attends la décision de Mgr CLUT, que j'ai consulté ; malheureusement je ne pourrai pas la recevoir avant leur départ pour les bois ; je crains que, n'ayant pas été punis, ils ne continuent ces pratiques qui leur rapportent un bénéfice assez considérable. Le bon Dieu, il est vrai, s'est déjà chargé de les punir, car tous ont à déplorer la perte soit de leurs enfants, soit de leurs proches parents ; mais, comme ce châtiment ne les touche pas personnellement, ils en font peu de cas.

« Par la conduite des sauvages cet hiver, j'ai appris à connaître ceux qui ont envie de se bien conduire. Le nombre en est petit ; mais, s'ils savent persévérer, ils seront assez influents pour ramener les égarés.

« Les sauvages avaient promis de venir presque tous ce printemps, mais nous voici déjà au 2 juin, et depuis une dizaine de jours je n'ai encore ici que sept loges. J'ai commencé aussitôt après leur arrivée les exercices de la mission. L'assistance est peu nombreuse, car les hommes sont toujours à la chasse pour procurer de la nourriture

à leurs familles. Les caribous sont si loin, qu'il n'a pas été possible de s'approvisionner cette année comme à l'ordinaire. Du reste, le plus grand nombre des sauvages qui sont ici se sont déjà confessés plusieurs fois.

« La berge du fort Simpson arrivée ici le 31 mars nous a appris que tous les sauvages du lac d'Ours s'étaient rendus au fort avec leurs familles. Pas de prêtre pour les recevoir, mais en revanche deux maîtres d'école et un évêque protestant qui font des pieds et des mains pour les pervertir. Que c'est pénible pour moi ! Quand aurai-je des compagnons ? Pour suffire à tous les besoins, il faudrait que nous fussions trois, et voilà déjà deux ans que je suis seul...

« Nous avons été sur le point de voir nos bâtisses emportées par l'eau ce printemps. De mémoire d'homme on n'a vu l'eau si haute. Les bords de la rivière sur laquelle est situé notre établissement sont au moins à 40 ou 50 pieds au-dessus du niveau ordinaire ; les glaces les ont franchis. C'était un beau spectacle, qui serait devenu effrayant si l'eau s'était élevée encore de quelques pieds. Elle est encore tellement haute et les rives sont tellement encombrées de glaçons, que les hommes de la Compagnie n'osent pas se mettre en route. Aujourd'hui, 3 juin, nous avons 2 degrés de froid, et il neige à plein ciel avec un gros vent de nord-ouest. Je ne crois pas qu'il me soit possible de partir pour donner la mission chez les Loucheux avant huit jours. Avant de partir, je voudrais bien voir les sauvages qui doivent venir ! »
